

CULTURE ISLAMIQUE

l'émir Abdelkader

Sidi El Haloui et Sidi Boumediene : aventures et accomplissements mystiques

Tlemcen, ce sont aussi des aventures humaines à rebondissements aussi incroyables que celle de Sidi El Haloui. De son vrai nom Abou Abdallah Ecchoudy, cet ancien cadî de Séville, arrivé à Tlemcen en 1266, décida de distribuer ses biens aux pauvres et d'abandonner subitement ses fonctions, pour devenir marchand de... bonbons et de friandises ! Tout simplement ! Repéré par le prince Abou Ziane Mohammed, il fut promu au rang de précepteur de ses enfants, avant d'être la malheureuse victime d'une cabale au terme de laquelle il fut décapité et sa tête jetée en pâture... aux chiens ! Après sa mort, le sultan le réhabilita et pendant l'occupation mérinide de la ville, un deuxième sultan, Abou Inane, vainqueur du premier, lui fit ériger sur son mausolée l'une des plus ravissantes mosquées de la ville, encore visible à ce jour !

Tlemcen l'almohade de la fin du XII^e siècle avait, comme nous venons de le rappeler, tous les attributs d'une capitale cosmopolite, industrielle, tolérante. Il lui manquait le statut tant envié à l'époque de capitale mystique. Ce fut la ville jumelle et rivale de l'est, Béjaïa, fraîchement déchu par ces mêmes Almohades de son prestigieux statut de capitale Hammadite, qui lui offrit ce cadeau inespéré. Gracieusement et par un autre curieux hasard du destin !

En effet, c'est cette bonne fortune périodique de Tlemcen qui lui fit débarquer devant ses faubourgs par une nuit sans lune l'illustissime saint des saints maghrébins, le Ghouth Sidi Boumediene en provenance de Béjaïa où il était enseignant, ville où, selon les historiens, il souhaitait finir ses jours. Mais les intrigues des courtisans du sultan almohade de Marrakech qui souffraient de voir la popularité au Maghreb de ce dernier monter en puissance, en décidèrent autrement et finirent par convaincre le sultan de le convoquer pour qu'il s'explique devant ce dernier sur ses théories mystiques ésotériques d'avant-garde. Ses amis, adeptes et élèves de Béjaïa, fort inquiets pour lui, tentèrent vainement de dissuader le maître de faire ce long et risqué voyage, alors qu'il était déjà fort vieux. Rien n'y fit. Avant son départ de sa ville de résidence, il les rassura : «Je ne verrai pas le sultan !» Il eut raison. Arrivé à hauteur du ribat d'El Eubad, fiévreux, il lâcha : «C'est là où je souhaiterais dormir, pour l'éternité.» Sage résolution du saint qui rencontra son destin aux portes de Tlemcen dont il devint ainsi le très respecté saint tuteur. Les courtisans du sultan de Marrakech auraient pu lui réserver la triste sort que la cour abdelouaïdide réserva plus tard à Sidi El Haloui. C'est ce que «rattrapèrent» à titre posthume huit siècles plus tard, au milieu des années 1990, des criminels illuminés d'un autre âge, en mettant le feu à son magnifique mausolée, de l'avis de tous les spécialistes, le plus beau du Maghreb.

Les atours intacts de la Perle du Maghreb et de Grenade africaine

En ce début de deuxième décennie du troisième millénaire qui voit le cœur du monde qui a vu naître l'Islam s'embraser pour les valeurs de libération humaines dont il a été porteur à ses origines avant d'être instrumentalisé à des fins despotiques par les derniers proconsuls et autres pharaons qui ont recolonisé leurs peuples, des villes comme Tlemcen que le destin a placées aux rares carrefours humainement féconds de la vraie géographie et de la saine histoire, peuvent être une chance pour la ville, l'Algérie, l'Islam et pourquoi pas l'Humanité dont l'Islam reste plus que jamais une composante essentielle.

Avec près de 70% du patrimoine du matériel islamique d'Algérie, Tlemcen n'a pas ou plus de concurrent de taille devant lequel elle culpabiliserait d'exhiber sa couronne de capitale. Béjaïa, l'unique cité qui pouvait soutenir la comparaison au plan de son épaisseur multiculturelle, a vu son patrimoine architectural matériel islamique entièrement dévasté par les soldats marins de Pedro de Navarro en 1510, date de l'occupation de la ville par les Espagnols. Tobna, Tihert, Achir... sont depuis longtemps carrément rayées de la carte. Constantine et Alger sont trop marquées par leurs empreintes ottomanes. Que restait-il ? Surtout pas les non-villes sans âme d'aujourd'hui !

Ailleurs, dans le monde musulman, seules Fès et Marrakech peuvent rivaliser d'interculturalité avec Tlemcen. Mais elles ont le regard trop tourné vers le Nord. Marrakech continue d'amuser son monde avec les charmeurs de serpents de Sahat El Fna et fait son cinéma en offrant des riads andalous rénovés aux décadentes célébrités occidentales, qui peuplent de leurs ombres culturellement nocives les nuits passées entre éphèbes et courtisanes de ses rouges palmeraies. Fès El Bali, classée patrimoine de l'humanité, jalouse déjà Marrakech et lui emboîte le pas sur les voies sans gloire durable d'un passé sans avenir.

Dans le monde, Bagdad est pour le moment encore sous occupation américaine. Le Caire ploie sous le poids des surcharges démographiques de ses quartiers et rêve de redevenir la capitale de nouveau d'«Oum Eddounia» avec les récents accouchements si féconds de «Maydan Ettahrir». Beyrouth continue, quant à elle, de faire régulièrement le compte de ses seules réalisations prolifiques : les gouvernements faits et défaits et les établissements de nuit pour monarques du Golfe en mal de sommeil.

Les noces maléfiques ratées de Tlemcen avec un Seif El Islam devenu «Seif el Idjram»

Quand la ministre de la Culture Khalida Toumi procéda le 27 septembre 2009 au lancement des préparatifs de «Tlemcen, capitale de la culture islamique 2011», elle était loin de s'imaginer que l'ombre



furtive maléfique d'un visiteur de marque l'avait précédée six mois plus tôt dans la capitale des Zianides. Il s'agit ni plus ni moins que du rejeton du dictateur sanguinaire libyen Mouammar Kadhafi, connu aujourd'hui de toute la planète : Seif El Islam. Accueilli comme un chef d'Etat par Belkhadem en personne représentant personnel du président de la République, la raison de son séjour à Tlemcen fut frappée du secret d'Etat le plus opaque. A la fin du mois de janvier 2010, revoilà Seif El Islam ! Même déploiement fébrile de la nation et de ses représentants au bas du tapis rouge déployé. Cette fois, c'est le deuxième personnage de la nation, Bensalah himself qui attend patiemment pendant plus de dix heures pour voir déboucher le jet privé en provenance de Genève de l'enfant gâté venu «se payer» officiellement une partie de chasse au mouflon dans la réserve cynégétique du Moutas, près de la capitale zianide. Officieusement, par contre, l'inquiétude s'installe. Que vient faire ce personnage froid, hautain dans la chaude et si hospitalière Tlemcen. Des fuites organisées parlent de projets des mille et une nuits en raison de l'attirance de plus en plus forte qu'exerce Tlemcen sur ce personnage ténébreux mais immensément riche. La vox populi rectifie, sarcastique : le seul projet est celui d'un mariage avec une belle Tlemcénienne.

Le gardien millénaire des secrets des lieux, proche de Dieu, le Ghout Sidi Boumediene, rentre en transe. Il évalue le complot et déjoue le projet diabolique de «Seif el Idjram». Il s'agit tout simplement du crime de lèse-majesté le plus abject à l'endroit des valeurs patriotiques algériennes les plus sacrées jamais envisagé : l'assassinat par «seif» de l'émir Abdelkader El Djazaïri, le dernier roi de Tlemcen, par un faux prince libyen contemporain, introduit par effraction républicaine dans la chambre nuptiale de la cité zianide. Pour conjurer le mauvais sort, le Ghout recourt aux grands moyens en déclamant et répétant

à tue-tête la terrible prophétie du poète Ben Msaïb :

Les rois appréciaient et savou- raient sa rencontre (Tlemcen)

Honni sera celui d'entre eux dont elle dédaignera la main

C'est ainsi que Tlemcen, terre éternelle d'Islam, refusa les avances alléchantes d'un sanguinaire à la virilité douteuse. Moins d'une année plus tard, aujourd'hui, la malédiction reçue de Sidi Boumediene se réalise pleinement : même le Seïf n'opère plus, il a été dénudé devant les caméras de la planète et son impuissance exhibée aux yeux du monde entier.

La malédiction de Sidi Boumediene

Mais la malédiction de Sidi Boumediene n'a pas touché que Seif El Islam Kadhafi. Elle a frappé le cœur même de l'organisation de la manifestation «Tlemcen 2011, capitale de la culture islamique».

C'est ainsi que le jour de l'inauguration officielle de la phase nationale (sic) du programme international de cette dernière, jour de Mawlid Nabaoui pourtant, le ministre des Affaires religieuses a été sommé par Sidi Boumediene de prendre le chemin inverse de celui qu'il eut à emprunter il y a plus de huit siècles en lui faisant programmer les festivités nationales du Mouloud à Béjaïa. Bouabdellah Ghoulamallah secrètement «briefé» par le maître soufi a consenti, lui qui ne cesse de dénoncer le prosélytisme chrétien en Kabylie, à aller y écouter religieusement le cœur des Khouans de la confrérie Alaouia perchée sur les hautes terres de la Soummam, plutôt que d'avoir à supporter l'irruption sur la scène du Palais de la culture Abdelkader-Alloula de sa collègue au gouvernement Khalida Toumi chanter avec cœur «Zad Ennabi oua frahna bih» du regretté Abderahmane Aziz.

Le wali de Tlemcen, fan invété- ré jusqu'à la manière de croiser le burnous, d'un autre Boumediene nommé Houari, fut déclaré aux abonnés absents à une cérémonie devenue ridiculement nationale faute d'être internationale en raison des retards de livraison des

infrastructures de la manifestation, dont il est censé être, selon la loi, le scrupuleux et attiré comptable devant la nation, l'Etat et... les Tlemcénien. Des installations dont le coût réel a refusé d'être livré par la ministre, qui s'est contentée devant la presse d'une litote statistique en trompe-l'œil sur les coûts réels : moins de 0,76 du budget général du gouvernement ! Quel budget ? Nous n'en saurons rien. Pour la transparence, celui du fonctionnement de 2011 aligne des zéros et des chiffres à étourdir ceux d'entre vous qui seraient tentés de prendre leur calculatrice : 343 430 663 400 000 centimes ! Face à ce spectacle d'un autre âge, la demi-douzaine de ministres originaires de Tlemcen n'en finissent pas de déguster les croustillantes anecdotes sur les déboires de leur collègue de la culture un jour de naissance du Prophète de l'Islam en terre tlemcénienne. Dans la presse chiffonnière arabophone, la première activité scientifique sérieuse programmée en cette fin février, un colloque sur l'histoire millénaire de Tlemcen, est déjà pointée du doigt accusateur comme un hommage aux seuls juifs de la ville. De toutes les autres conférences programmées, on ne soufflera pas mot !

Une histoire de bronze et de boîte de vitesses

Pitié Ben Msaïb, tu demeures encore et pour longtemps notre unique repère et recours sur ces hautes terres tlemcénien si vertigineuses, aujourd'hui ! Tu avais bien raison ! A la fin du XVIII^e siècle déjà, tu dépeignais ainsi ta chère ville livrée au diktat des prédateurs ottomans de tous bords :

Aujourd'hui Tlemcen est livrée à elle-même

Ni main franche, ni pied valide, ni wali

Reniée, elle l'est par ses hommes de haute vertu

Même l'inauguration prochaine de la phase internationale de la manifestation «Tlemcen 2011, capitale de la culture islamique» ne pourra nullement atténuer les rigueurs de la malédiction de Sidi Boumediene sur tous les visiteurs de la ville en cette année de printemps des peuples. Elle se déroulera encore une fois selon les usages protocolaires bien de chez nous, si magistralement décrits et déclinés dans le roman posthume qui vient de paraître aux éditions Arak par le regretté Mohamed Dorban, ce brillant journaliste, caricaturiste et chroniqueur au *Soir d'Algérie* qui a péri dans l'attentat à la voiture piégée contre la Maison de la presse en 1996 : «Ils se rabattirent sur de la vulgaire huile de moteur usagée si bien que quand sonna l'heure des cérémonies, l'antique héros, sous les oriflammes aux couleurs du pays, brillait de tous ses reliefs et exhalait une épouvantable odeur d'huile de vidange devant laquelle le thym et le romarin battaient en retraite et c'est ainsi que la délégation partit sans savoir si elle avait inauguré une statue de bronze ou une boîte de vitesses.»

M. K.